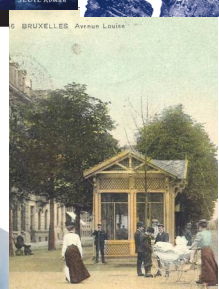
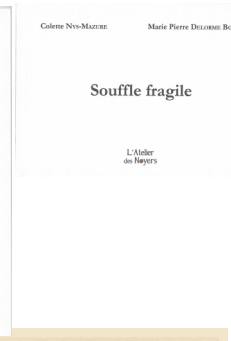
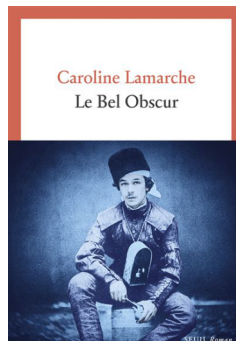
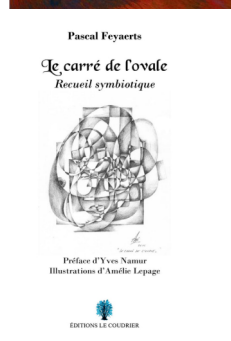
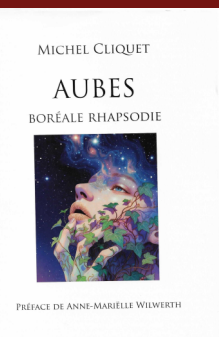
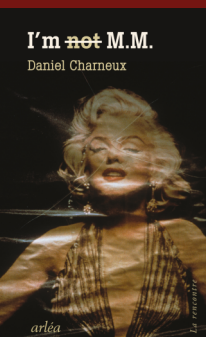


Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



SOMMAIRE

PRÉSIDENTE

MARTINE ROUHART

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

COLETTE FRÈRE

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BÉGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

ÉRIC BRUCHER

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

PHILIPPE LEUCKX

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD

ISABELLE BIELECKI

CARINO BUCCIARELLI

CHRISTIAN DEBRUYNE

ARNAUD DELCORTE

RENAUD DENUIT

SYLVIE GODEFROID

ROBERT MASSART

JEAN-POL MASSON

ALEXANDRE MILLON

YVES NAMUR

JEAN-LOUP SEBAN

Éditorial

par **Martine Rouhart** **3**

Hommage au poète Jack Kéguenne

par **Philippe Leuckx** **5**

Retrouvons-les

*L'avenue Louise et la proximité d'une écriture
« historiée »*

par **Michel Joiret** **7**

Prix du Parlement 2025 **15**

L'aphorisme en pleine forme **17**

Lectures **19**

Activités de nos membres **52**

Dernières parutions **55**

Soirées des Lettres du semestre **59**

Éditeur responsable : Martine Rouhart

Comité de rédaction : Colette Frère, Michel Joiret, Jean-Pol Masson,
Martine Rouhart, Frédéric Vincclair.

Relecture : Daniel Charneux

Mise en page et iconographie : Frédéric Vincclair

Impression : Relie-Art / Drifosett (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Chers membres et ami(e)s de la littérature,

Le deuxième semestre s'ouvre sur de nouvelles perspectives pour l'AEB.

Je tiens tout d'abord à remercier nos membres (plus de 100) pour avoir répondu à l'enquête de satisfaction et pour les suggestions émises (les résultats vous sont envoyés dans les tout prochains jours).

Soyez assurés qu'elles seront étudiées avec soin afin d'en tirer des actions concrètes.

Certaines sont d'ailleurs reprises dans le rapport que nous avons établi au début de l'année pointant les différents axes et projets que nous souhaitons mettre sur pied, à court et moyen terme, dans l'intérêt de l'association et de ses membres.

Par exemple, une réflexion sur la « forme » du *Nos Lettres* ; la décentralisation de présentations d'auteurs ; la poursuite des samedis poétiques dans le convivial Espace Simenon ; la reprise des soirées patrimoniales dédiées au parcours littéraire d'un(e) écrivain(e) ; et, durant l'automne, un événement surprise auquel tous les membres seront conviés...

D'ores et déjà, nous proposons ici, non seulement aux écrivains récemment affiliés mais aussi à l'ensemble des membres, de **nous envoyer une vidéo de max 5 min** (a.e.b@skynet.be) pour se présenter, présenter leurs œuvres et leur parcours.

Ces vidéos seront progressivement publiées sur notre site web et pourront être utilement partagées par chacun.

Mieux se connaître l'un l'autre ne peut qu'enrichir nos

ÉDITORIAL

échanges, servir notre écriture et la littérature belge, et resserrer les liens.

Bref, continuons sur notre lancée !

Merci à tous de faire exister et de faire vivre l'AEB.

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter d'agréables et fructueuses vacances d'été, riches de lectures, d'écriture et de découvertes...

Hommage au poète Jack Kéguenne (1957-2026)

par **Philippe Leuckx**

Le poète familier de notre Maison des Écrivains est allé rejoindre au paradis des poètes notre ami Lucien.

Tous deux étaient de la « génération Expo » selon l'expression de Liliane Wouters.

Jack n'était pas seulement un poète – et un grand –, mais aussi un peintre calligraphe et un critique littéraire qui offrit ses services durant de nombreuses années au *Carnet et les Instants*.

Riche d'une vingtaine de titres, l'œuvre de Jack Kéguenne a été de nombreuses fois récompensée (Prix Delaby-Mourmaux, Bourse Spes, Gauchez-Philippot, Grand Prix de poésie de l'Académie).

Elle a encore été mise en valeur ces dernières années avec deux titres : *Au grand jour* et *À la lanterne*.

Fidèle à une esthétique économe (de brefs poèmes) à l'écriture elle-même le plus souvent elliptique, la poésie de Jack – qu'il offrait aussi comme instantanés sur Facebook, en primeur –, est une quête de la réalité profonde, qu'il fouillait dans ses soubassements.

De brèves pulsations interpellaient le lecteur, questionnements, constats, injonctions.

À propos d'*Au grand jour* (Pierre d'alun, 2024), j'écrivais :

« Rehaussés du travail graphique d'Alexandre Hollan (arbres, feuillages, topographies abstraites), les poèmes de Jack Kéguenne visent à faire surgir de la nuit les qualités du "grand jour". Le titre à comprendre comme un apologue d'une

HOMMAGE AU POÈTE JACK KÉGUENNE

découverte de soi (mise au jour, au grand jour) en page 56 vaut aussi comme éclaircissement d'un monde souvent voué aux interrogations "à résoudre », aux égarements de tous ordres, au "tragique des saisons traversées".

Les métaphores hardies (amertume d'un battement / débat d'espiègleries anciennes / indolence d'aplomb etc.), le découpage des poèmes en strophes qui cueillent les faisceaux d'une analyse : tout concourt à donner de la réalité une approche d'"élégance sauvage".

Chaque poème offre ainsi d'entrer "au grand jour" dans la réalité, en la décomposant, en permettant au lecteur d'assumer un "monde", "sous ciel ouvert".

Cette liberté grande relève d'une stylistique maîtrisée "dans les rudiments intimes", comme un défi "à l'éternité". »

C'est une très belle voix poétique qui vient de s'éteindre mais nous pouvons la garder présente en relisant les ouvrages de l'auteur.



Retrouvons-les : L'avenue Louise et la proximité d'une écriture « historiée »

par **Michel Joiret**

Développement de l'avenue Louise

Étrange, fascinante et comme « décalée » dans la géométrie des rues de Bruxelles, l'avenue Louise explore l'un des quartiers qui marque une prise en compte citadine et littéraire aux développements contrastants, voire inattendus (originalité, luxe, diversité des initiatives programmées in situ...). Une avenue qui s'allume dès la nuit venue avec diligence et ponctualité sans jamais perdre ses compositions créatives et ornementales qui en font un carrefour créatif et inspirant.

Créée en 1864 pour le haut de la ville, elle est renommée pour ses boutiques de luxe, son architecture Art Nouveau (dont l'hôtel Solvay), ses bureaux et ses hôtels chics, traversant les communes de Bruxelles-Ville, Saint-Gilles et Ixelles.

Elle s'inscrit naturellement dans le projet de développement du Quartier Louise. Par la loi du 21 avril 1864, la nouvelle avenue est incorporée au territoire de Bruxelles-Ville, de même que le bois de la Cambre et des territoires annexes sur une largeur variant entre 40 et 100 mètres.

Chemin propice aux premiers jeux, l'avenue Louise fut dès l'abord, un lieu de rencontre inégalable pour les enfants de la périphérie directe ou issus des rues latérales (jeux de ballon, courses, quête de marrons lisses et de châtaignes (le terme désigne aussi la graine comestible contenue dans ce fruit)).

La voie directe vers le « bois de la Cambre » aux échos de détente, de jeux et de plaisir, encore invisible de la place Stéphanie (mais présente dans les esprits), s'ouvrait pour celui (ou celle) qui optait pour l'élargissement du chemin de terre.

À l'époque, l'accession aux rudimentaires infrastructures d'accueil du « bois » (considéré par beaucoup comme l'anti-chambre de la Forêt de Soignes), augurait d'une imminente « mise au vert » espérée par les résidents et les promeneurs. Longtemps considérée comme une voie d'accès naturelle à la campagne (et à son environnement, elle a clairement incité les Bruxellois à saisir et à développer de la sorte, un mode d'évasion recherché.

On peut aussi rappeler qu'une franche antinomie (ville-campagne) agitaient en son temps, les citadins soucieux de se ménager une escapade significative hors de la cité clivée dans ses choix résidentiels.

De telles perspectives s'inscrivent de manière plus générale dans l'idée (très répandue) que les lieux de travail et de détente doivent être distingués pour asseoir une finalité qui bien souvent les oppose. Observons : une correction qui paraît s'assouplir de nos jours.

Par son homogénéité toute fonctionnelle et en regard des innombrables services qu'elle propose, l'avenue Louise s'inscrit clairement dans la gestion du quotidien (comme dans celle de ses résidents).

Reconnue pour son aptitude aux fluctuations résidentielles et animée par le tourbillon d'un déploiement économique hors du commun, elle n'en demeure pas moins le foyer générateur d'une capitale foisonnante de transactions sociétales.

Lieu privilégié de « rendez-vous », de colloques et de séminaires orientés, l'avenue Louise a su développer d'impressionnants « quartiers d'affaires » qui la situent au fronton des rendez-vous nationaux et internationaux.

Jeune capitale et creuset cosmopolite

Ce n'est pas un hasard si Bruxelles devient le haut lieu de l'esprit fin de siècle : jeune capitale et creuset cosmopolite, elle accueille à bras ouverts les idées esthétiques venues de Belgique et de l'étranger malgré la montée d'un nationalisme réactionnaire particulièrement actif. Le mouvement symboliste y connaît son véritable apogée, les œuvres littéraires de **Maurice Maeterlinck**, d'**Émile Verhaeren** ou de **Georges Rodenbach**, tout comme la « peinture de l'imaginaire » de **Fernand Khnopff**, de **James Ensor** et de **Félicien Rops** sont autant de bornes décisives sur la voie de l'avant-garde et du surréalisme.

Un art nourri « d'espace et de lumière »

Dès le milieu des années 1880, le cercle d'artistes « Les Vingt » influence grandement la vie intellectuelle de la ville avec ses expositions, ses concerts, ses conférences et ses discussions. Le groupe compte aussi parmi ses membres Henri Van de Velde qui est à la fois peintre, graphiste, architecte, décorateur et écrivain. Il deviendra bientôt la figure de proue de l'Art nouveau qui connaît maintenant son âge d'or. Très vite, Henri Van de Velde, Victor Horta et Paul Hankar deviennent les représentants les plus illustres d'un art véritablement nouveau et leurs compositions magistrales d'espace et de lumière déterminent aujourd'hui encore la physionomie de Bruxelles.

Odilon-Jean Périer

Mort à 27 ans, Odilon-Jean n'a laissé que 200 pages de poèmes. Il nous ramène à la pureté (l'homme et l'écrivain), telle qu'on ne l'avait plus rencontrée depuis Max Elskamp.

Ses contemporains ne se sont guère trompés sur l'étendue de son art et lui ont rendu l'hommage qui lui est dû.

Périer acquiert la renommée à Paris dès l'âge de 25 ans. En sa qualité d'artiste irréprochable, il use d'une langue naturelle et limpide.

Son œuvre fait songer à celle de Rimbaud par son pouvoir d'émerveillement, à Verlaine par sa douceur émouvante et singulière et à Valéry par sa manière de rencontrer et de dire le mystère des choses.

Le passage des anges

Le citadin : poème ou Éloge de Bruxelles

Poèmes

La robe de plumes

Le promeneur

Le jardinier de Prométhée

Chacun de ses poèmes exerce une étrange et très calme fascination. Son propos touche à la traversée du temps, la fuite irrémédiable des choses, le frémissement secret et la révolte intérieure mais sans fracas qui l'anime. On détecte chez lui un besoin de communion permanent alors même que tout, à la moindre approche, fuit dans le ravissement et la fragilité.

Sa musique de langue est exemplaire, avec ce soupçon d'ironie qui cache les blessures intimes et profondes.

Le public s'est un peu détourné de lui, depuis une trentaine d'années, peut-être parce qu'il n'avait pas laissé à la postérité de message précis : juste un peu d'éternité frémissante et rendue avec une émotion insigne.

Un hommage posthume a été rendu au poète, au début des années 1950, sous la forme d'une fontaine qui lui est dédiée et qui se trouve tout au bout de l'avenue Louise, à l'entrée du bois de la Cambre. Sur la vasque sont gravés ces vers d'Odilon-Jean Périer : *Je t'offre un verre d'eau glacée / N'y touche pas distraitemment / Il est le fruit d'une pensée / sans ornement.*

Bruxelles, capitale de l'Europe

Avec plus de 300 illustrations et de précieuses informations sur le monde de l'architecture, de la peinture, de la littérature et de la musique, ce livre présente l'un des chapitres les plus passionnants de notre histoire culturelle et invite le lecteur à découvrir la capitale de l'Europe, Bruxelles à la Belle Époque. En Belgique, le genre semble plus rare. On peut citer : *Rue des Italiens* (Girolamo Santocono, 1986), *Rue Josaphat* (Frank Andriat, 2000) ou *Rue Oscar Freire* (Jean-Pierre Hardy, 2008). La différence est significative. Elle est liée à l'histoire du roman belge.

Le roman réaliste s'est développé en Belgique avant l'inauguration de l'avenue Louise. Par la suite, pendant longtemps, le genre a hésité à placer ses récits dans un espace géographique national reconnaissable, en particulier pendant la « phase centrifuge » de notre histoire littéraire.

Centripète ou centrifuge ?

On notera utilement que poésie et prose romanesque ne réagissent pas de la même manière à cet interdit, la première citant volontiers les lieux créatifs parce que l'expression lyrique s'y adapte aisément et sans réticences. Il ne sera donc pas étonnant de constater la présence de l'avenue en poésie, et dans les romans réalistes ou naturalistes, tandis qu'elle semble disparaître chez les auteurs néoclassiques des années 1935-1960.

Le Groupe des Vingt (ou Les XX)

Ce cercle artistique d'avant-garde fut fondé à Bruxelles en

1883 par Octave Maus et dissous, après dix années d'existence, en 1893.

Les membres du groupe des XX sont appelés «vingtistes».

Une sécession artistique débute lors de la création, à Bruxelles, d'une organisation nouvelle et ambitieuse.

Le groupe des XX constitue dès lors un mouvement d'avant-garde pour la promotion de l'art moderne international. Son organe de presse est la revue *L'Art moderne*, fondée par Octave Maus et l'avocat Edmond Picard. Les XX avaient déjà exposé au premier Salon du Groupe. Le groupe est conforté, quelques mois plus tard, par la présence du peintre Joseph Coosemans, membre du jury officiel du Salon de Bruxelles qui, refusant les toiles de plusieurs peintres, clame : « Qu'ils exposent chez eux ! », faisant allusion au premier Salon des XX qui s'était tenu, quelques mois auparavant, du 21 février au 2 mars. Parmi les artistes refusés, James Ensor et Guillaume Vogels, membres du Groupe des XX, avaient déjà exposé au premier Salon du Groupe .

Selon Camille Lemonnier, lors de la première exposition des XX, les critiques excessives dans la louange comme dans le dénigrement, assurent l'intensité des rencontres et accordent de l'importance à l'événement.

Présentées initialement comme les ennemis de toute tradition, les XX continuent en réalité à perpétuer, dans un esprit d'indépendance, la tradition de l'école qui, en Belgique, vers 1863, substitue l'approche scrupuleuse des réalités aux abstractions des peintres de 1830.

Transformation du milieu urbain

Émanant d'une scission du cercle L'Essor, les XX sont perpétués après 1893 par La Libre Esthétique. Une brève enquête

montre combien les écrivains ont suivi de près et enregistré dans leurs œuvres de manière fréquent et significative les transformations de l'imaginaire urbain bruxellois. L'avenue Louise en fut l'un des principaux vecteurs.

Par ailleurs, et l'avenir le confirmera, ils ont su développer tout un répertoire connotatif lié au développement des Lettres belges (prioritairement bruxelloises).

Existe-t-il une époque de l'histoire de l'art autant marquée par la diversité de ses styles que la fin du XIXe siècle ? Il est bien difficile de le concevoir tant les remuements culturels bruxellois sont nombreux et diversifiés ...

Période de turbulences

Dès lors, à l'aube de l'Art moderne, l'Europe connaît une période de turbulences agitées par une atmosphère à la fois de déclin et de renouveau, une « simultanéité de la différence » qui s'avérera extrêmement bénéfique pour l'ensemble des facettes du paysage artistique.

Le néo-impersonnisme de l'entre-deux siècles s'y détecte sous le signe de la rébellion, s'attaquant à une conception positiviste dépassée qu'il importe de vaincre en innovant la conception même de l'œuvre (forme, sujet et genre).

Mutatis mutandi

Ce n'est pas un hasard si Bruxelles devient le haut lieu de l'esprit fin de siècle : jeune capitale et creuset cosmopolite, elle accueille à bras ouverts les idées esthétiques venues de Belgique et de l'étranger malgré la montée d'un nationalisme réactionnaire.

Le symbolisme, répétons-le, y vit sa véritable apogée et les

RETROUVONS-LES

.....

œuvres littéraires de **Maurice Maeterlinck**, d'**Emile Verhaeren** ou de **Georges Rodenbach**, tout comme la « peinture de l'imaginaire », présente dans la production de **Fernand Khnopff**, **James Ensor** et **Félicien Rops**, constituent autant de bornes décisives sur la voie d'une avant-garde active et du surréalisme.



L'avenue Louise dans une carte postale de 1910.



« La Fontaine du Poète ». Monument en mémoire d'Odilon-Jean Périer. (Source : Wikipédia)

Prix du Parlement 2025

L'AEB coopère avec le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Les députés de notre Parlement francophone tiennent à récompenser régulièrement les auteurs d'ouvrages destinés à l'enseignement et à l'éducation permanente. Le prix de 2025 a été attribué au terme d'un processus sélectif de plusieurs mois, compte tenu du nombre élevé de publications reçues (57). Le jury était composé, notamment, de membres de l'Académie royale de langue et de littérature françaises (Jacques-Charles Lemaire et Éric Brogniet), de représentants du Forum des jeunes, du Conseil de l'Éducation permanente, des trois niveaux d'enseignement (fondamental, secondaire et supérieur) ainsi que de l'AEB (Robert Massart et Renaud Denuit). Les travaux étaient présidés par Caroline Taquin, députée-bourgmestre de Courcelles. À une large majorité, le jury a décidé de décerner le prix au livre de Caroline Depuydt, *Je me libère des écrans*, publié chez Racine en 2024. L'ouvrage, de lecture agréable, vient à son heure et peut intéresser un vaste public. L'autrice est psychiatre en activité à Bruxelles. La remise du prix a eu lieu le 4 mars 2026 dans la belle bibliothèque du Parlement, au cours d'une cérémonie simple et chaleureuse, rehaussée de la présence du président de l'institution, Benoît Dispa. L'intervention de la lauréate fut appréciée pour sa pertinence et son humour. Nous avons rencontré une psy joyeuse !

PRIX DU PARLEMENT 2025

Notons que l'AEB participe également chaque année au jury du Prix du Parlement dédié alternativement aux romans ou recueils de nouvelles, à la poésie, au théâtre et aux essais ou biographies. Le prix 2026 qui sera attribué en octobre couronnera un roman ou un recueil de nouvelles.



Rencontres poétiques #3 : L'Aphorisme en pleine forme

Le samedi 23 mai s'est tenue la troisième « rencontre poétique » de l'AEB, dans l'Espace Simenon décidément très convivial.

Dédiée aux aphorismes – genre littéraire qui s'exprime de plus en plus en Belgique, outil de dialogue et de questionnement, véritable gymnastique de l'esprit –, la séance a rencontré un vif succès.

Les échanges furent stimulants et enrichissants, et nous avons bénéficié d'une intéressante conférence introductive de Michel Delhalle, auteur de plusieurs anthologies sur ce sujet.

C'est Éric Allard et Martine Rouhart qui ont animé cette rencontre, avec leurs invités (et leurs œuvres respectives) Gaëtan Faucer, Patrick Henin-Miris et Michel van Den Bogaerde.

D'autres samedis poétiques sont en préparation pour la rentrée à l'automne...

Martine Rouhart

Lectures

Daniel CHARNEUX, *I'm not M.M.* Biographie. Paris : éd. Arléa, coll. La Rencontre, 2026.

Daniel Charneux qui a lu, vu, écouté tout ce qui concerne Marilyn Monroe et a écrit un précédent livre en 2006, *Norma Roman*, sur l'icône (qu'il imaginait vivante, et alors âgée de 80 ans), écrit en préambule qu'il a ici tenté *une reconstitution, ou une reconstruction* de sa vie, avec, à l'instar des *Eschyle, Euripide ou Racine, quand ils retraçaient l'histoire d'un héros*, l'exigence du bien dire. Cette biographie d'un mythe du vingtième siècle, il l'entame par le biais de la généalogie, cette *vie avant la vie*, retournant pour ce faire au milieu du XIXe siècle, à l'arrière-grand-père maternel, un Monroe (qu'elle choisira comme nom de scène), pour démêler parmi la pelote familiale les fils ayant constitué la trame du destin de Norma Jeane Baker. Il écrit à ce propos que *pour les anciens Mésopotamiens, nul n'existe avant d'avoir un nom* et ajoute que *Norma Jeane, sa vie durant, cherchera l'identité du père qui, toute sa vie, lui manquera.*

Née le 1er juin 1926 de Gladys Monroe et d'un père inconnu, à Los Angeles, temple du cinéma américain et mondial, Norma Jeane souffrira toujours d'avoir été délaissée par une mère absente, régulièrement admise en institution psychiatrique, et prise en charge par des tantes ou des familles d'accueil. Le livre montre que ce vide d'affection parentale va l'amener à se trouver à la fois des mères de substitution, chez ses coaches (Natasha Lytess et Paula Strasberg) qui l'accompagnent jusque sur les tournages, et des figures paternelles, chez ses amants et maris, souvent plus âgés qu'elle et qu'elle affuble de sobriquets tels que *Daddy* pour Jim Dougherty

(qu'elle épouse à 16 ans) et *Father* pour Arthur Miller (son troisième mari, quand elle a trente ans). On la voit aussi s'immiscer au sein de familles (le couple formé par Johnny Hyde et son épouse ; les Strasberg) comme celle qui l'a accueillie quand elle était enfant.

On suit les efforts, sacrifices et rencontres de l'actrice qui vont conduire, film après film, aux scénarios, légers, soulignés par Charneux, où ce sont les rôles de ravissante idiote qui lui échoient, pour gravir la première place au générique, trouver sa place dans la profession puis briller, trop brièvement, au faite du cinéma hollywoodien.

Daniel raconte l'étroite et bénéfique relation que M.M. nouera en revanche avec ses divers photographes (David Conover, André de Dienes, Bert Stern, Milton Greene), donnant par son engagement personnel toute sa dignité à cet art qui lui permettait d'être la maîtresse de son image, celle alliant son intimité et le personnage qu'elle s'était composée.

L'actrice ne regarde presque jamais la caméra, le modèle regarde presque toujours l'objectif. Connivence de l'artiste et de son modèle. Complicité.

Il attire aussi notre attention sur la formidable chanteuse qu'elle aura été, et non reconnue comme telle jusqu'à nos jours.

[...] et l'on se dit en l'écoutant que, bon sang, elle était une sacrément bonne chanteuse, et l'on se prend à rêver pour elle d'une autre carrière car sa voix est naturellement juste, ses inflexions chaudes, son phrasé limpide.

Sa carrière cinématographique a souffert de sa disparition prématurée, alors que, si elle avait pu trouver la force de se dépouiller de ce qui l'a portée au rang de mythe, en colportant par ailleurs une image de fausse blonde rigolote, elle eût certainement accédé à des rôles plus puissants, dans la lignée de celui

qu'Arthur Miller lui avait écrit pour *Les Misfits*. Ce dernier film ne rencontrera pas les faveurs du public, à l'opposé de ceux, formidables dans leur genre, de Billy Wilder, *Sept ans de réflexion* et *Certains l'aiment chaud*, qui ne convenaient plus à la trentenaire accomplie.

Ponctuellement, par petites touches, l'auteur mentionne des correspondances, fait jouer des résonances avec sa propre vie et ce qui l'a fait s'intéresser autant à elle. Fort de la compassion à l'égard de son sujet, il ne manque pas de pointer la fâcheuse duplicité de la star.

Née sous le signe des Gémeaux. Double comme ces siamoises qui supportent toute leur vie l'encombrante présence de l'autre.

Double comme cette double initiale, M.M., écrit aussi Daniel Charneux qui distingue ce qui de Norma Jeane ressort de son être propre, M.M., et ce qui émane de son artefact, M.M., en montrant qu'elle s'est construite sur des fêlures qui l'élèveront au firmament du septième art et de la pop culture de même qu'elles la conduiront à interrompre le cours de son existence à trente-six ans seulement, le 6 août 1962.

Charneux admire son cran, son courage (comme lorsqu'elle fonde sa propre maison de production, se sépare de la Fox ou de ses maris), sa lutte contre les préjugés et sa défense des laissés-pour-compte, dont les Noirs (elle fait jouer Ella Fitzgerald dans un club près de chez elle en promettant au directeur d'être présente dans la salle chaque soir), ainsi que l'énergie qu'elle a déployée sans compter pour accéder au statut de star malgré ses démons intérieurs, ses traumatismes, son impossibilité d'être mère.

Il rapporte et commente l'interview-vérité que M.M. donne en janvier 1953 (elle a 26 ans) pour le *Motion Picture and Television Magazine* dans laquelle elle dit tout sur *les loups qu'elle a connus* : *Wolves I have I Have Known*. Soixante-quatre ans

avant #MeToo, mais sans nommer ses prédateurs. Et Charneux de les croquer tous sur trois remarquables pages de son livre.

Une exaltante biographie qui se lit comme un roman, allant à l'essentiel, tissant entre les personnages de cette épopée moderne un jeu de multiples correspondances, même si nous connaissons tous l'issue et des épisodes de son parcours unique, et qui répond, en fin de compte, à la question que le biographe se pose en début de volume : *En quoi Marilyn est-elle de l'étoffe dont sont cousus les rêves ?*

Éric Allard



**Michel CLIQUET, *Aubes. Boréale rhapsodie*. Poésies.
Préface d'Anne-Marielle Wilwerth. Chez l'Auteur, 2026.**

S'adresser à son âme, la convoquer au terme de chaque poème, c'est peut-être une manière sûre de penser à tout ce qui est beau, de lumière, de vérité, de connaissance, d'accorder à cette part de nous, tissée d'aurore, de vie, « nos petits levers ».

C'est loin de toute mièvrerie que l'auteur belge inscrit ses pensées-poèmes : le poète médite sur « le souffle suspendu », la fermeté de vivre, « l'essence des choses », « le temps de l'allégresse ».

À chaque aube, un vœu, une orientation pour l'âme, occasion de la régénérer.

Bien sûr, notre responsabilité est chaque jour mise à l'épreuve pour tenter le pas, faire du « roc » une résistance.

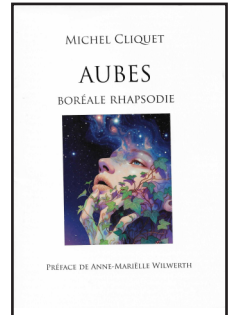
Les petits poèmes ainsi « gravissent / les marches du ciel ».

Il faut « rendre l'âme à la Source » dit encore l'auteur pour « y retrouver les senteurs vives / et les pulsions de l'Être ».

Hommage à la vie et à ses ressources, le petit livre va loin dans l'appréhension philosophique, comme s'il fallait un guide « pirogue / au fil de l'eau ».

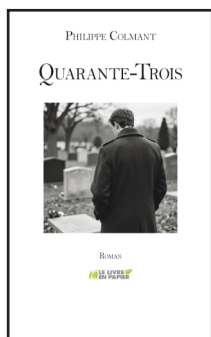
Pour ses propositions d'un moralisme de bon aloi, pour son écriture simple et prenante, voilà un beau livret de poésie réflexive, partageable.

Philippe Leuckx



Philippe COLMANT, *Quarante-trois*. Roman. La Louvière : éd. Le Livre en papier.

Comment un auteur de romans policiers (cinq à ce jour) peut muer un polar en drame existentiel et en tragédie, c'est ce que Colmant a réussi à faire avec cette histoire au fond banale où entrent une Organisation, des codes, des agents anonymes, la Sûreté de l'état, et des comparses de la vie quotidienne : une voisine, un chat, nommé Placenta, une prostituée de luxe et les trois de la police judiciaire, Van Calster, en tête.



Ce qui arrive à Albert Deschaux, agent de la Sûreté, pourrait nous arriver tant la réalité peut nous échapper. Les enquêtes s'embrouillent, s'embourbent, et l'on reste seul, chez soi, dans un appartement surchauffé à cause de la canicule.

De plus en plus déstabilisé, Albert sent qu'il dérape, il parle aux morts (à sa mère, lors des entrevues au cimetière), à Helga, qu'il a perdue. Son parcours (est-il une victime ? une taupe ?) devient un périple du combattant, désormais égaré et failli, en dépit de ses 37 ans.

La qualité du livre est de donner vie à cet antihéros, ordinaire, dans un Bruxelles très réaliste. On devient ce personnage fatigué de la vie, angoissé jusqu'à la lie, et désormais perdu.

La narration, très subtile, suit au jour le jour les trois derniers mois de l'existence d'un second couteau, lâché par la vie, par les autres.

Il est rare de lire un polar où la psychologie et les tourments intérieurs ont une juste place.

Une lecture véritablement enrichissante.

Philippe Leuckx

Caroline COPPÉ, *Puma*. Poésie. Nancy : éd. Tarmac, 2026.

En écrivant à la première personne, Caroline Coppé prête ses mots, transfigurés par l'écriture, à son oncle Théodore, soigné pour schizophrénie qui, après plusieurs internements psychiatriques, a pu s'installer seul dans un studio. L'autrice regrette que la voix, pourtant *si calme et si posée* de Théodore ait alors été écrasée par sa famille, à *la parole détentrice de vérité*, comme, par extension, et citant Lévi-Strauss, la civilisation sans chamanisme favorise les troubles mentaux.

À peine dans son nouvel appartement (un vaste studio, avec de nombreuses fenêtres mais une porte d'entrée étroite) qu'il a choisi à son image, le narrateur écrit : *Suis-je un naufragé qui accoste l'île, plaies sur les mains ?* Il cherche à *apprivoiser le lieu* comme il tend à habiter son vide intérieur. *J'achète des meubles et m'interroge sur le remplissage, sur ce qui me possède déjà*. Par les gestes du quotidien, *à ce qui est tangible (murs, lino, meubles de cuisine)*, par la vaisselle, les horaires, il se raccroche au réel

Sans souvenirs attachés au nouvel habitat, l'enfance refait surface. L'homme se dit l'objet d'une angoisse générationnelle, transmise de mère en fille jusqu'à lui, fils né après huit sœurs d'un père coureur de filles. Il peine à se retrouver, à se ré-animer, à devenir « je » à plein temps et à vivre comme tout le monde. Il cherche des ouvertures dans les livres, dans les voix des morts mais se sait captif de lui-même. Il souffre d'un manque à exister. Il ne peut échanger avec personne à propos des sujets qui l'intéressent (mort, esprits, Dieu, miracles, illuminations, enfer...). Il est l'objet de regards *hors de tout œil*. Il tient sa vie en donnant le change par des simulacres, des bouts de ficelles...

Des animaux surgissent (serpent, cafard, M la mouche, mé-sange, ours), des peuplades, d'autres voix, d'autres personna-lités, des intrus divers qui lui font passer du « je » au « on ».

Encore une journée éreintante à fuir l'ennemi en moi, oui.

Puis *un mot se présente*, via le chuchotement d'une mouche, un mot existant : *Puma*.

Il surgit de l'insomnie, d'une mémoire désaxée. Sais-tu, Pu-ma, ce que sont devenues tes cordes vocales ? On les a jetées dans le feu. Cela te semble-t-il injuste ? Ou cela t'est-il égal ? Ton corps aussi dans le feu.

On est conduit à penser que *Puma*, c'est possiblement ou en partie, *P(ne)uma*, le principe vital, le souffle de vie ou l'âme, lui qui est *né un peu mort*. Ce qui ranime. Une entité de type magique ou « mana » (dont parle Lévi-Strauss à propos de Marcel Mauss), venant combler un manque sémantique, un be-soin de symbolique. Un mot surgi de *l'aube des temps* du lan-gage et filant vers un *monde meilleur, un avenir impensé*.

Puma, Puma, on le dirait cent fois ce mot, on pourrait même le mâchouiller.

Le puma possède aussi un volume massif ne donnant pas lieu au démembrement que le narrateur redoute souvent. Il ré-conforte, il veille : *Le soir, il vient se coucher au pied du lit. Rê-verie louée au présent.*

L'homme invente des minuteriers, calcule la durée tandis que la montagne s'effiloche. Dans sa chute, elle éparpille le passé. Le désœuvré quitte son appartement pour vivre chez un cousin, il y revient. Les temps le fuient, le présent lui échappe...

Caroline Coppé a porté la parole de son oncle en un haut lieu poétique d'où elle rayonne, atteint l'horizon et la liberté qu'il espérait, par le langage, la force du symbolique. En lui donnant un parler propre, elle s'acquitte certes d'une dette à son égard mais elle recoud aussi le lien défait. Elle fait chanter la langue (grand-)maternelle, correspondre les temps réels dans le pré-

sent du verbe. On retrouve souffle dans l'air des mots, dans la tension des phrases, dans la succession des paragraphes.

Avec *Puma*, Caroline Copé poursuit un parcours littéraire hors du commun où chaque livre invente sa forme, son mode d'écriture et questionne la vie ordinaire en pointant ce que la civilisation, le mode de vivre et de penser a soustrait à la pensée sauvage, au nomadisme, ce qui excède la raison cartésienne. Elle déplace le regard, modifie le point de vue, fait bouger les lignes d'une manière singulière, d'autant plus stimulante qu'elle use d'une langue inventive, en prise métaphorique sur le réel.

Éric Allard



Benoît COPPÉE, *Il nous faut des poètes*. Essai. Bruxelles : éd. Asmodée Edern, coll. Les Contemporains, 2026.

Voici un petit livre au format modeste (il est comparable à celui d'un livre de poche) et on se dit en le feuilletant qu'on l'aura vite lu. C'est vrai. Sauf qu'une fois le volume définitivement refermé et classé dans la bibliothèque, on se rend compte qu'il vous a touché au cœur et qu'il appartient à la catégorie de ces rares ouvrages qu'on n'oubliera jamais. Il est composé de vingt-cinq petits chapitres dans lesquels l'auteur nous livre son monde intérieur, en toute simplicité. Il commence fort, en comparant les poètes aux sourciers, ces êtres énigmatiques, dotés d'un don étrange, qui les rend capables de détecter la présence d'une source jusque-là demeurée inconnue de tous.

« Les poètes ont le don de lire dans ce qui n'existe pas encore. Ils nous montrent l'invisible et l'indicible. [...] Ils sont les transmetteurs des songes des uns et des autres. » (Page 8)

À ce titre, le poète n'est qu'un outil, capable de capter les mystères de la vie et de les transmettre par des mots. Des mots qui seront alors lus par d'autres, à qui ils révéleront ce qu'inconsciemment ils savaient déjà sans avoir jamais pu l'exprimer. Être poète, c'est dialoguer avec l'invisible et, comme un sourcier, porter cette connaissance au monde. Voilà pourquoi il nous faut des poètes.

Mais qu'est-ce que ce mystère dont on parle ? Ce peut être, après la disparition d'un être cher, l'impression qu'une lumière vous entoure d'un amour immense. C'est aussi l'ami qui resurgit dans notre vie après des années d'absence, une amoureuse (ou un amoureux) qui donne du bonheur, ou plus simplement le marchand sur la place du marché qui offre une botte de menthe. Derrière cette synchronicité, c'est l'Univers tout entier qui nous fait signe, c'est l'invisible dont il faut deviner la présence. Sachons apprécier et prendre soin des êtres que le ha-

sard (mais il n'y a pas de hasard) a placés sur notre route.

Parfois on cherche un signe et on s'arrête devant un vannier tressant un panier. Ses mains qui plient l'osier sont fascinantes car de quelque chose de souple elles parviennent à créer un objet robuste (le panier). L'humanité est comme un panier tressé, faite de liens qui se renforcent. Le poète est un vannier, qui travaille sans relâche à tresser des liens et à construire une œuvre.

« Le travail t'attend. Te relier aux êtres que tu aimes. Te relier aux êtres que tu aimes moins. Te relier à l'invisible. À celles et ceux déjà partis, qui veillent, certains le disent, sur la sensible évolution de ta trajectoire. » (Page 23)

Que savons-nous, cependant, de la vie des gens ? Ces amoureux qui se quittent sur un quai de gare, mesurons-nous bien leur désespoir ? Leur séparation sera-t-elle définitive ? Ou pas ? Nous n'en savons rien. Et nous poursuivons notre chemin, comme ce randonneur qui gravit un chemin escarpé de montagne, seul, mais qui sait que quelque part quelqu'un pense à lui et le protège par la pensée.

« José, quand il parle, on ne comprend pas tout. Il laisse de côté un mot sur deux. Et ses mots perdus, abandonnés en chemin, roulent dans l'eau des fontaines. Sa langue est un mélange de thym et de romarin. [...] José, c'est le gardien de la montagne. Il dédie sa vie à scruter le moindre départ de feu. [...] José veille. Invisible présence dans l'horizon rond. José, sa vie, c'est "regarder". Regarder le nuage. Regarder la foudre. Regarder le vent. Humer l'orage. Sentir. Pressentir. Tenir entre ses doigts le caillou. En doser la chaleur. Un genou en terre. Rejoindre la vibration de la pierre et du sous-sol. [...] José, c'est une Sentinelle. Un veilleur. La sagesse des montagnes. » (Pages 34 et 35)

Nous manquons de silence et d'observation. Prenez une bougie, par exemple, peu importe laquelle, enroulez vos mains

autour et contemplez sa flamme. Il y a si longtemps que vous ne l'avez plus fait. Il y a tout en elle, l'eau, l'air, la terre et le feu. Les quatre éléments, mais aussi le corps (la cire) et l'âme (la flamme, qui renvoie à plus grand que soi).

Tout au long de son livre, Benoît Copée médite sur la poésie perçue comme une approche sensible du monde. Il part de l'intime pour atteindre l'universel. Chez lui, un simple geste tendre (caresser une main par exemple) prend une dimension cosmique. Il plaide pour un monde moins égoïste et plus solidaire, nous invite à suspendre un instant le temps, à arrêter de courir (pour qui, pour quoi ?) et à regarder autour de nous. Si nous parvenons à le faire, nous partagerons avec les autres un sentiment qui n'est peut-être pas toujours l'amour mais qui y ressemble.

« Cherche à lire autour de l'Autre les vibrations de son aura. Au début, tu ne verras rien. L'Amour demande de l'entraînement. Avec le temps, tu pourras percevoir des halos de lumière et de couleurs. Certains êtres sont très lumineux et très colorés. » (Page 51)

Après le sourcier et le vannier, Benoît Copée évoque à tour de rôle le médecin de campagne, les enseignants (ces « magiciens du monde » qui captent la lumière du Soleil et la posent devant nos enfants), l'amante (qui, en recousant un gant de l'être aimé, prend soin de sa blessure et répare un trou dans l'Humanité, car l'amour c'est d'abord « offrir à l'autre un fil de soi »), une vieille femme dans le désert (qui lit dans le sable les secrets du monde et de la vie), le vieux voisin qui explique comment soigner une vigne, etc. Notre auteur, quant à lui, prend le temps de s'arrêter devant la maison de son enfance pour laisser parler les souvenirs. Les parents sont partis et nous ont confié les clefs du monde.

Ne rien faire ne relève pas de la paresse mais ouvre à la méditation. Que ce soit le bruit du ruisseau, le chant de l'oiseau,

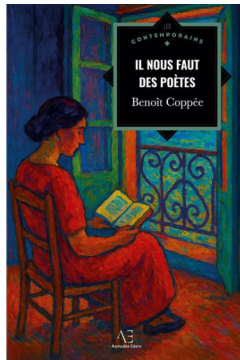
le rayon du soleil ou le silence de la lune, des mondes insoupçonnés s'ouvrent alors devant nous, des impressions qu'il convient de partager par l'écriture.

« Pousser l'assiette un peu plus loin. Et, sans débarrasser la table, sans faire la vaisselle, prendre un cahier choisi, un stylo choisi. Et écrire. Parce que des mots viennent. Souverains. Tout le monde peut écrire. [...] Écrire cette petite voix que l'on entend, parfois, au fond de soi et qui nous semble nous indiquer un chemin. Tenter de nommer comment elle nous vient, cette petite voix, et comment elle nous parle. » (Pages 76 et 77)

Les choses les plus simples peuvent prendre des dimensions extraordinaires. Ainsi on peut caresser les pierres d'un mur, de la paume et du bout des doigts, comme on caresse les seins d'une amoureuse et si on s'installe dans une vieille maison inconnue, il convient de lui parler, de l'appivoiser, d'en deviner l'histoire et les souffrances. Elle a tant à nous dire et à nous apprendre.

Puisse ce livre aider ses lecteurs à dépasser leurs pensées négatives et à renouer avec la paix intérieure. À être eux-mêmes, tout simplement.

Jean-François Foulon



Jean-Marie CORBUSIER, *La parole précaire*. Poésies. Postface de Dominique NEUFORGE. Châtelineau, éd. Le Taillis Pré, 2026.

Le titre résonne comme un aveu ou comme un précepte d'écriture. L'auteur d'*Ordonnance du réel* sait combien notre parole se perd dans les fracas du réel, combien le scripteur reste à ras de ce qu'il voudrait dire, chanter.

L'usage, en de nombreux poèmes, du futur antérieur décèle une tentative de rattraper ce qui s'est évené, en dépit du re-

gard porté sur l'entour : le vent, l'air, le ciel, le froid, le silence.

Le poète recueille, par rapiècements, par silences et blancs, « le secours d'une voix / l'étreinte », « parole en son absence ».

Proche des voix de Verhesen, Bernard Noël ou encore Du Bouchet, celle de Corbusier, qui prend place entre tercets et distiques au fil de poèmes qui ne dépassent jamais les douze vers, resserre l'acte même de poser des mots quand on sait bien que tout « mot m'échappe ».

Parole doublement précaire aujourd'hui, quand la société dénie à la respiration poétique son rôle d'agent prophétique, quand notre monde « vit par l'oubli ».

Alors le poète est peut-être le seul à « témoigner / pour la parole », pour contrer le manque, l'absence, « l'ombre au bout des doigts », « dans le dédale des mots ».

Ce très beau recueil, très personnel, invite le lecteur à revenir aux essentiels des regards, des paroles, sans en être séparé par l'à peu près constant, afin que les lèvres délivrent leur message dans « la part du poème » cet « incompris » majeur.

Philippe Leuckx



Jacqueline DE CLERCQ, *Dites-moi...* Poésies. Bruxelles : éd. Asmodée/Edern, coll. Poétiques, 2026.

Dans un format carré, voici le dernier livre de poèmes d'une auteure qui s'était lancée dans le genre dès 1990 et qui, après une longue pause, est revenue au poème comme on revient à l'essentiel. Deux ouvrages (au Coudrier et chez Asmodée Edern, en 2023 et 2025) et ce dernier volume, architecturé en quatre parties : Ephémérides - Là-bas, toujours - Poétiques - Érotiques.

La poète accorde beaucoup d'intérêt à la disposition de vers, aux blancs, au rejet ; ce qui explique une forme parfois chantournée, qui évite les risques d'une fluidité trop calibrée. Bien sûr, ce sont des choix, et la diction de l'auteure y trouve une nécessité.

De la nature à l'évocation sensuelle et érotique, en passant par des blasons sur des voyages aux extrêmes (Afrique, Orient, Rome), notre poète déroule alors une prose riche en consonances ou des poèmes en vers, listant la magie des ailleurs.

Ariane du labyrinthe n'est pas absente de ce parcours où « mon cœur /s'égare / dans le dédale / délictueux ».

La Villa Giulia de Rome, en plein jardin Borghèse, niche les amours d'époux complices, nus et immortels dans « l'offrande réciproque d'un parfum ».

Les « érotiques » prolongent en un «corps-texte amoureux» l'évocation romaine.

Le titre suggère tout à la fois l'évocation des lecteurs épris, du double de l'auteure - en conversation avec elle-même.

Le livre ne se donne pas entièrement - il faut donc le relire pour relier ces fragments personnels «plus loin que la mémoire», sachant que « le temps de les saluer » les choses «sont déjà au loin».



Philippe Leuckx

François EMMANUEL et Véronique GOOSSENS, *Avant que nos corps s'illuminent*. Poésies. Louvain-la-Neuve : éd. Le chat polaire, 2026.

Un livre magnifique. Des poèmes de François Emmanuel dans les parages d'un Claude Louis-Combet. Des gravures de Véronique Goossens, dignes d'un Jean Rustin.

C'est en vrai un seul et long poème, dont les images s'entortillent, s'enchevêtrent, à l'aune des désirs.

D'une enfance à l'autre, d'une mère aux autres femmes, la voix qui parle là en un très dense lyrisme, implique le lecteur directement dans la quête sensuelle des corps.

La gémellité des étreintes et la reprise des motifs, sans cesse accolés comme lèvres, comme souffles, « ce fin fil de joie » qui court sur et sous toutes les pages d'un livre où l'on a du mal « à tenir ma joie » : bref, il y a ici une entente profonde des corps au sommet de leurs liens.

Peu de textes, il est vrai, osent autant : on se livre, on fait vœu de ses « pulsations », on « laisse couvrir les incendies ». Le corps - à moins que ce ne soit le cœur - brûle pour « ouvrir les passages ».

« Paume contre paume » : l'aveu des resserrements, seul langage qui puisse signifier « ce chant », « maintenant que le comble était partout ».

« Marcher ouvre ma soif » dit cette voix, toujours en quête, jamais rassasiée.

À l'image du « moi qui s'imbrique à ton aura très doux », le livre est partage et passage d'ondes vives.



Philippe Leuckx

Pascal FEYAERTS, *Le carré de l'ovale*. Poésies. Illustrations inspirées d'Amélie LEPAGE. Mont-Saint-Guibert, éd. Le Coudrier, 2026.

Assorti d'une préface « sçavante » d'Yves Namur, le livre de Feyaerts se retrouve dans les parages euclidiens d'un Guillevic, ce qui n'est pas rien.

Nous ne dirons pas que les textes qui reçoivent l'aval de l'académicien belge soient directement accessibles ; l'écriture, ici, qui combine aphorismes, réflexions métaphysiques, relents ontologiques, tire le lecteur vers une appréhension philosophique du monde. Ainsi le doute, le pessimisme, la contradiction posent suffisamment les termes :

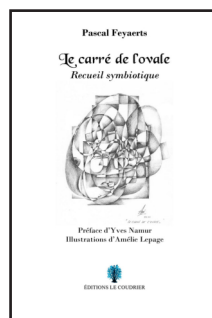
« Famine crie mon essence
Lien demande mon errance
Lieu proclame mon existence
Sens espère mon être »
(p.34)

Trente-cinq propositions fouillent « mon âme », l'écart d'avec le monde, postulent l'étrangeté comme nouvelle nature, entre « anges cachés », sauvés par l'écriture poétique, et « précipice » où se ligaturent « rêves », « vie parmi les gravats » et autres questions sans réponse.

Le poète, ainsi, vise-t-il par l'absurde de sa démarche, à un certain portrait de lui-même qui puisse éclairer « sens à gravir » et « fragilité du temps ».

Au-delà d'un sentiment de ruine et d'insatisfaction, le poème peut-il le sauver ? De l'espace éprouvant ? De lui-même en déconstruction ?

Philippe Leuckx



Caroline Lamarche, *Le Bel Obscur*. Roman. Paris : éd. du Seuil, 2025.

Le livre a fait partie des quatre derniers ouvrages sélectionnés pour l'obtention du Prix Goncourt, novembre 2026.

Plein feu sur un personnage masculin, je dis bien un seul et dont on ne retient que deux traits qui paradoxalement s'excluent. Classiquement, si on est beau, on rayonne, on vit en tension vers la Lumière, voire dedans... mais clac, l'image se referme, car ce bel être est condamné à l'Obscurité, à la disparition, peut-être à la Mort...

On ouvre le livre et on découvre un deuxième personnage, un homme époustouflant d'énergie, d'une vitalité qui désarme et tient sous son charme tous ses proches. On aimerait connaître cet homme solaire et l'avoir comme collègue, voisin, ami...

Et puis, il y a ELLE, celle qui va nous raconter ces deux hommes. Caroline Lamarche a choisi de s'y prendre comme une tisserande. Dans son œuvre, fils de chaîne et fils de trame vont patiemment se croiser pour composer un tissu romanesque, l'histoire de l'un va éclairer celle de l'autre, bien qu'ils vivent dans un espace-temps très éloigné.

Pourquoi ce rapprochement ?

Pourquoi Edmond, issu d'une famille d'industriels liégeois du XIXe siècle, jeune aspirant ingénieur préparé à une vie bourgeoise dominée par les convenances a-t-il été radié du tableau familial ? Pourquoi Vincent, qui a tout du « gendre idéal », devenu à la fois le mari tendrement aimé et désiré de la narratrice et le père de deux grandes filles va-t-il mettre à mal *cet amour comme rêve durable* ?

En fait, à quoi sert l'histoire d'Edmond pour la narratrice ?

Quand j'ai découvert l'existence d'Edmond, je me suis précipitée sur cette voie de traverse dans l'espoir de faciliter le chemin vers l'élucidation de mon propre destin. Edmond est le mystère qui en cache un autre.

En bonne « artisane », Caroline Lamarche possède une boîte à outils, outils qu'elle a déjà superbement utilisés dans *L'Asturienne*. Grâce à l'ordre minutieux de son père, elle dispose d'archives familiales qui la passionnent. *Le Bel Obscur* est sorti d'un coffre oublié : deux photos, deux lettres et un diplôme d'honneur, voilà le matériel dont elle dispose pour tenter de comprendre pourquoi Edmond diplômé de la Bergakademie de Freiberg (Saxe), mort à trente ans en 1865 à Orléans (France) a été rayé du paysage familial à Liège.

Le passage de l'artisanat à l'Art s'accomplit grâce à l'intuition créative de Caroline Lamarche qui raconte parallèlement Edmond et Vincent.

Grâce soit rendue aux Éditions du Seuil qui ont mis en bandeau La photo du « Bel Obscur », elle éclaire magnifiquement le cheminement du lecteur.

Comment faire pour connaître ce parent lointain dont la photo est tellement attirante et qui pourtant a quasi disparu, victime de ce que *les Romains appelaient* “damnatio memoriae” l'exclusion d'un individu par la destruction des traces.

L'auteure va d'abord tenter de circonscrire le personnage en recourant à différents moyens irrationnels : graphologie, mediums, astrologie. Pourtant consciente de la fragilité de ces méthodes, elle s'arrête au fait qu'*Edmond et elle sont des jumeaux astrologiques à un siècle et demi de distance*. Elle en conclut qu'*elle peut être pour lui à la fois une sœur et une mère. Sœur d'âme par la proximité de nos configurations astrales ; mère adoptive par mon désir de le réintégrer dans la famille. Mais peut-on à ce point s'emparer d'un mort ? Et d'un mort qui n'aimait pas les femmes ?* (Page 110). Cette interpré-

tation ressort de l'observation pointue des objets figurant sur la photo de son cousin travesti en *mineur de luxe*, photo qui a été dédicacée par *Gratiniano Obando, un cher ami et condisciple comme souvenir d'amitié, Freiberg, 2.XII.1856* (Page 35). Autre document : l'acte de décès où sont mentionnés deux noms, celui du patron de l'hôtel d'Orléans où est décédé Edmond et celui d'un artiste modelleur, Pietro Gallici. Une recherche sur celui-ci permettra de savoir qu'il accompagnait Edmond au moment où ce dernier cherchait vainement à aider financièrement sa mère, dont la fortune personnelle avait été engloutie par un mari prodigue.

Archiviste d'elle-même (Page 59), Caroline Lamarche explore aussi ses carnets personnels, elle revit ses souvenirs. Les sept premières années de leur mariage, Vincent et elle vivaient sous un ciel apparemment sans nuages.

De mon côté, tout allait bien et rien n'allait (Page 69).

Il a donc fallu 7 ans et des aveux pour établir que Vincent n'avait jamais porté sur elle le regard de désir intense qu'il pose sur Brian, un garçon dont il impose la présence en vacances. Déboussolée par ce nouveau type de vie conjugale où pourtant ils ne se mentent jamais (Page 64), l'épouse de Vincent découvre des ouvrages américains où son sort d'épouse in the closet, autrement dit « dans le placard » fait d'elle *une victime collatérale d'une homophobie qui acculait les gays au mariage ou au suicide*.

Elle tente de cerner la nouvelle nature de son mariage, des lectures l'accompagnent : *Orlando*, de Virginia Woolf, le *De profundis* d'Oscar Wilde, le *Portrait of a Marriage*, de Nigel Nicolson, le fils de Vita-Sackville West et Harold Nicolson. Elle est obsédée par l'impression d'être devenue invisible, le thème est récurrent, ainsi note-t-elle très tôt son « assignation à l'invisibilité » (Page 42). S'ensuit une longue période ambiguë où Vincent ne se prive pas d'étaler au grand jour son goût des

garçons, où elle ne veut pourtant pas se vivre en victime et croit encore au rêve de Vincent qu'elle a transcrit dans ses carnets : *Vincent et moi sommes dans notre maison. La maison décolle comme une soucoupe volante, s'élève à hauteur d'arbres et d'immeubles et passe à travers tout sans se détruire ni abîmer quoi que ce soit.*

Pour elle, rien n'est perdu : *Je me contenterais du minimum pourvu que je sois la seule femme de sa vie.* Ou encore : *Après tout, nous avons mis en place une nouvelle équation – je m'appartiens, tu t'appartiens –, à moi de me débrouiller sans en faire tout un foin* (Page 120).

Entretiens, l'enquête sur Edmond se poursuit. *Un objet insolite sur la photo du Bel Obscur, une calebasse à maté laisse supposer qu'entre l'ami Gratiniano venu de Colombie étudier en Europe et Edmond s'est développée une relation du type "Nous nous appartenons".*

Conclusion de l'enquête : *La photo rassemble des éléments organisés autour d'un désir interdit* (Page 135). Cette périphrase à propos de l'homosexualité permet de rappeler que le mot « homosexuel » n'est apparu que quatre ans après la mort d'Edmond ($1865 + 4 = 1869$) sous la plume d'un journaliste hongrois défenseur des droits de l'homme. La dernière lettre d'Edmond trouvée à son chevet, adressée à sa mère, est une demande de pardon difficilement déchiffrable ; tout laisse penser qu'Edmond s'est esquivé d'un destin obligé, par la drogue sans doute et par le suicide.

La cohabitation intime avec *les garçons* de Vincent est dure à vivre et donc, elle s'interroge lucidement : pourquoi se sent-elle incapable de renoncer à son amour pour Vincent, tout en espérant que parmi ses amants, elle puisse enfin trouver « le bon » ? Elle attribue cela *au besoin de protection, pression sociale et lavage mémorial*

des cerveaux féminins (Page 150). Sur ce point, Caroline Lamarche revêt son armure féministe : *Toujours en queue de peloton, ces bonnes femmes hétéros chargées depuis la nuit des temps d'enfants et de routines qui les laissent exsangues à l'heure de jouer les hétaires domestiques. Combien de siècles devons-nous nous excuser ? À peine émergeons-nous de l'inconvénient d'être nées femmes que le reproche d'hétérosexualité nous est jeté dessus comme une tunique de Nessus.*

Assez logiquement, elle s'en prend aux rôles assignés par les traditions familiales, particulièrement ancrées dans la bourgeoisie ascensionnelle et elle évoque ce qui a été le calvaire de ceux qu'on nommait « invertis » au XIXe siècle : internement médical, répression policière ou rencontres seulement dans des lieux secrets où *ces êtres parlent tous la même langue, celle du silence et des caresses furtives...* Actuellement, en Chine, où l'homosexualité est féroce­ment réprimée, presque tous les gays se marient et donc, seize millions de femmes seraient victimes *dans l'ombre d'autres victimes...*

Entre Caroline et Vincent, cela a pris trois décennies pour que l'image de la maison volante indestructible dans le rêve de Vincent (farouchement gardé par Caroline dans ses carnets) devienne *notre maison, à lui et à moi*, celle d'un nouveau couple soudé constitué par Vincent et son jeune amant-amour.

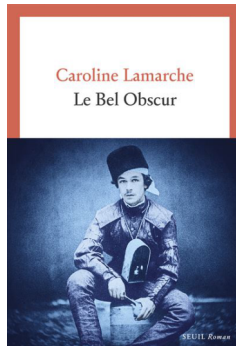
Pour Caroline, force est de constater que le divorce n'a rien résolu. Désormais, Vincent et elle existeraient séparés et pourtant...

La lecture et surtout l'écriture ont permis à cette arrière-arrière-petite-nièce devenue enquêtrice et mère-sœur d'Edmond de résister, de transcender son amour pour Vincent et de garder avec lui *un lien inflexible mais léger qui résiste à la séparation* et même, de *faire famille*. La fin du livre donne l'impression qu'une forme d'apaisement a fait place aux tensions, à l'agitation alors que se maintiennent pourtant à l'horizon d'autres

LECTURES

combats, comme le passage de l'assignation à l'émancipation pour les minorités en position de faiblesse.

Maggy Gibon



Françoise Lison-Leroy, *Haute transhumance*. Poésies. Illustrations de Francesca Scarito. Noville-sur-Mehaigne : éd. Esperluète, 2026.

« *La transhumance est le dixième sens des peuples.* »

Françoise Lison-Leroy publie chez Esperluète ce beau recueil, *Haute transhumance*. Brèves proses poétiques réparties en trois sections : *Terre / Un pas plus haut / Si loin*.

Ces évocations ancrées dans un substrat très riche m'ont parfois rappelé les *Illuminations* de Rimbaud, l'enfant aux semelles de vent. Ou ce « coureur de collines » autrefois narré par l'autrice.

Des textes brefs – rarement plus de cinquante mots – dont tous les termes sont pesés, posés, sans rien jamais qui alourdisse l'élan de la plume :

« Cerné de saules, le vieil étang s'épuise. Quelqu'un a trop bu le même jour, un troupeau, sans doute, ou une nichée de ragondins, nouvelle venue au grand monde du bas. Il faudra que des pluies endeuillent les villages, que les rieux en gésine se disputent le fleuve. »

La terre est intimement connue, la terre d'enfance où depuis des générations s'ancre une lignée. Mais la terre n'appartient pas à ses occupants actuels par une sorte de droit dynastique. Non, ils marchent à la surface du même monde, ceux-là qui cherchent un chemin :

« On déplie une carte routière, on allume un écran. Est-ce à nous qu'ils font signe, ces évadés nocturnes que personne n'attend ? Ont-ils décelé une présence inouïe, la nôtre, cet ici-haut qui nous sert de repaire ? Bien plus doués, c'est sûr. La

transhumance est le dixième sens des peuples. »

L'autrice les a vus passer, nous le sentons. Elle a dû sourire en les voyant, comme guidés par une petite fille à lunettes qui revient dans ces pages à la façon d'un refrain; elle aussi, comme Rimbaud, «petit Poucet rêveur»:

« Un chant par cœur, celui d'une petite fille à lunettes précédant tout un peuple. La mélodie sinue entre nos fièvres. Les roseaux plient sur notre traversée. »

NOTRE traversée. Pas seulement la leur. Car quelle différence entre nous qui sommes là, eux qui passent ? Quelle différence, quand nous aussi passons ?



Comme l'indique l'éditrice, « le livre se ponctue du travail de Francesca Scarito qui rend présentes les pierres des chemins et leur texture, tantôt douces, tantôt râpeuses, toujours solides. Des pierres au bleu profond qui habitent ou émergent de la page pour accompagner la lecture. »

Haute transhumance, haute poésie. Un beau voyage...

Daniel Charneux

Yves NAMUR, *Les plis du mensonge*. Poésies. Orbey : éd. Arfuyen, coll. Cahiers d'Arfuyen, 2026.

Les plis du mensonge poursuit d'une certaine manière le questionnement de *Dis-moi quelque chose*, paru aux mêmes éditions, en 2021.

La structure identique de chaque poème (des strophes de 2/3/1 vers avec les mêmes espacements) donne son homogénéité au recueil, mais sans véritable contrainte. Jamais le poète ne force la voix et les textes sont fluides, justes, sans rien de trop. Pas de confidences ou d'images encombrantes, un dénuement qui fait sentir la sincérité des mots.

À l'entame de chacun des textes (près de 120), la même petite phrase, *Dis-moi quelque chose*, insistante, incantatoire, qui crée le rythme en même temps qu'une sorte de tension. Un chant pressant, une prière ou une invitation adressée à lui-même, à l'autre, aux autres. Petite musique têtue qui entre dans la tête, porteuse d'inspiration, éveillant chez le lecteur la tentation de la prolonger de son côté avec ses propres mots...

*Dis-moi quelque chose
Qui pourrait séparer l'ici-bas*

*Des graines de l'au-delà
Et rendre alors au verre d'eau
Sa fraîcheur et son bonheur*

D'être encore à portée de nos mains

Il s'agirait moins de « mensonges » que d'entendre dire des choses qui ne sont pas vraies mais auxquelles on aurait envie de croire. De contrer les regrets et de donner vie aux illusions et à tout ce qui fait réellement vivre.

*Dis-moi quelque chose
Qui ne souffrirait aucun reproche*

*Tel ce bleu du ciel
Sans nuage sans ailes d'oiseaux
Qui s'y seraient perdues*

Sans rien qui soit réel

Le recueil est dense, imprégné de spiritualité, comme une marche méditative. Plus d'interrogations que de réponses sur les réalités, les aléas et les épreuves de l'existence, mais un questionnement profond sur « l'être au monde » et sa part infinie de mystère.

Il y a de la mélancolie dans les mots d'Yves Namur, un peu de désenchantement, de vagues regrets.

Mais sans résignation ni amertume. En effet, le recueil n'est pas triste mais lucide. Il donnerait plutôt de l'élan. On y lit l'attention extrême aux choses simples qui sont en réalité l'essentiel de la vie, on y lit la volonté et l'incitation à se battre contre soi-même, à faire mieux, à voir autrement, on y lit aussi l'espérance ; l'espoir du *retour des hirondelles*, d'une légèreté plus grande, et le désir un peu fou de changer le monde.

*Dis-moi quelque chose
À ensemençer la rivière toute proche*

*Avec des perles et des lèvres
Ouvrées comme les nénuphars
Avec aussi ce brin de folie*

À vouloir refaire le monde

Un certain nombre de textes sont dédiés à une personne, un écrivain, un lieu ou une rencontre, ce qui renforce l'impression de tenir peut-être entre les mains une sorte de livre-testament.

Il y a en fait beaucoup de douceur dans ces textes. De l'empathie pour le genre d'humain, pour ses faiblesses et son impuissance, pour les délaissés qui *n'ont aujourd'hui / Ni larmes ni voix claires / Et n'ont même plus de mains / Pour toucher le ciel / Et le verbe espérer.*

Et aussi beaucoup d'humilité, face à la vie et même, face à la dimension poétique...

Dis-moi quelque chose

À écrire sur un bout de soie

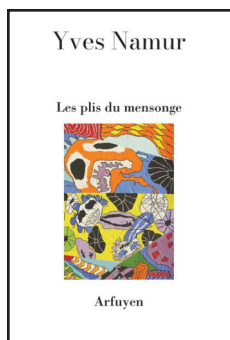
Fragile et transparente

Et que cela emporte au loin la maison

Qu'on s'efforçait tant bien que mal

De bâtir dans un poème

Martine Rouhart



**Colette NYS-MAZURE, *Singuliers et pluriels*. Poésies.
Illustrations de Philippe Chaudat. Perrigny-lès-Dijon : éd.
L'Atelier des Noyers, 2025.**

Les aquarelles de Philippe Chaudat sont de beaux portraits d'hommes, auxquelles répondent les textes de Colette Nys-Mazure.

Ainsi, dans la veine de *Singulières et plurielles*, consacrées à des portraits féminins, les nouveaux poèmes cernent diverses figures (au sens strict), que les couleurs de l'aquarelliste nimbent de beauté et de singularité : ouvriers, jeune torero, père, poète ou joueur de djembé, les traits se détachent, avec cette part d'ombre et de flou qui sied bien au genre.

Le poème cadre, vise le visage, scrute les yeux, du «profil sans arrogance» de l'un au « profil solitaire / dont la peau sombre » de l'autre.

En quelques vers, en quelques touches, on s'absorbe dans le reflet exact de la personne portraiturée, « cerné de blanc tel un masque » ou « déjà blasé à force d'être exclu ».

Parfois « le temps voûte les épaules ».

Parfois un « gamin ému / Tient le nouveau-né son trésor ».

Les chaudes aquarelles recréent un monde sans arêtes, sans frein, tel qu'il se donne à lire dans le cœur des choses : on regarde avec aménité, on observe une scène, on prélève regards et lèvres, on affronte l'étrangeté de notre semblable comme un frère.

Une très belle suite de portraits, dignes d'un Daniel Boulanger.



Philippe Leuckx

**Colette NYS-MAZURE, *Souffle fragile*. Poésies.
Illustrations de Marie Pierre Delorme Bourg. Perrigny-lès-
Dijon : éd. L'Atelier des Noyers, 2026.**

Tout est si fragile : la beauté, le pétale, un collage, une image, une pensée.

La poète, aidée des belles calligraphies et autres collages de son amie artiste, suscite dans l'économie et la justesse de ses propos, une réflexion salutaire sur ce qui déborde de nous, est près de s'évanouir, dans « le presque rien », le volatil.

Notre vie est souvent fragment, éphémère, et notre mémoire fugace. Ce qui en fait le prix même si l'on nous en prive.

Ce petit carnet « à l'italienne », bien souple en main, offre au lecteur une petite dose rafraîchissante de bonheur accessible : comme quand on hume « un marché / écrasé de soleil » ou qu'on se fraie un chemin dans l'imaginaire des parfums.

Un livret salutaire.

Philippe Leuckx



Martine ROUHART, *Conversation d'un jour de pluie.* Poésies. Paris : éd. du Cygne, 2026.

La dissémination par la pluie des graines de poèmes – ces pollens de l'imaginaire – nous offre une cinquantaine d'occasions de frôler la nature, de porter sur nous, lecteurs, les traces de l'air, des nuages, de la brume, des silences.

Les brèves palpitations (entre quatre et huit vers) disent assez l'entente cordiale de leur auteure avec les éléments – véritables aliments d'une écriture qui jaillit comme « ailes d'écrire », à l'ombre des grands arbres qui mettent « le cœur en pluie » et la profusion, à force d'attendre, décline « les heures pluvieuses » promptes à générer le poème.

« Les mots / on les accorde / à son âme » : juste apologue qui rassure devant les « sanglots du monde », avec « nos fragilités / qu'il nous faut apprivoiser ».

« Quelque chose /craque en toi ».

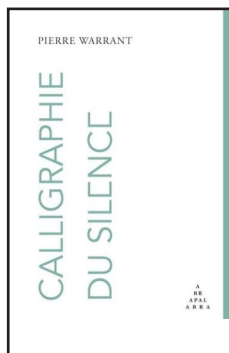
Il s'agit de mesurer l'ombre, le jour, l'infini, l'étroit de nos vies ; la poète sait où puiser les « éclaircies » « sur les sentiers mouillés ». La baguenaude et la sente «connaissent bien les contours / de ton monde».

Ce treizième livre de poèmes – « pluies intérieures » –, dans son économie et sa mélancolie douce, est à même d'assurer au lecteur sa dose de chant intime «même les jours / sans ciel».

Philippe Leuckx



**Pierre WARRANT, *Calligraphie du silence*. Poésies.
Postface de Geneviève Bergé. Amay : éd. Abrapalabra,
2026.**



Structuré en trois sections de 22 poèmes chacune, le livre tente d'épuiser le thème du silence – motif que nombre de littérateurs ont frôlé – pour en extraire, sinon quelque vertu, les traces des rencontres quand la parole quête en dépit des contraintes une sorte de leçon de vie ou d'éveil à soi.

Après les approches de la montagne et de l'eau, celles du temps et du silence s'inscrivent tout naturellement dans ce quatrième opus : que cernons-nous de nous ? que peut le poème « dans un cri » ?

De soi à l'autre, par le biais de l'intériorité et de la solitude, le poète ne cesse de questionner son rapport au monde en petits poèmes morcelés qui disent assez la progression parfois sinueuse de sa pensée sinon de sa vie.

La déambulation souvent est le pli choisi pour rameuter les sphères denses du silence. Mais qui se promène seul est souvent environné des bruits étranges de la pensée.

« on attend on écoute »

« approcher l'invisible »

« porteras-tu / l'empreinte / de son errance ? »

« je reste au monde encore un peu »

Le livre ainsi lentement cerne les alentours, les parages qu'« on quitte », ramène au jour « tout ce qu'il nous reste ».

Aussi le poème ressasse-t-il le thème en le

questionnant ça et là, dans les brisures du vécu « comme un dernier recours ».

Dans une langue simple, en posant des infinitifs ou des impératifs, en choisissant des métaphores claires, le poète va son chemin, dans l'ombre des aînés, je pense à Philippe Mathy, dont la poésie n'est pas si éloignée.

Philippe Leuckx

Activités de nos membres

Isabelle Balot a publié son poème *Le Thé de la Victoire* (avec une traduction anglaise) dans le Bulletin de l'*American Society of Le Souvenir Français*, Vol. V, numéro 11, novembre 2025. Un article biographique à son propos intitulé « Pourquoi Émigrer aux États-Unis ? » a paru dans *Team Magazine* 135, numéro 5 de 2025, p.3. Elle a publié la fable « Le Robot et le Papillon » dans le livret *Faites des Fables* publié par la ville de Châteauneuf-sur-Loire (France) à l'occasion de la 5e édition du Prix Florian, janvier 2026, p.55. Son poème *Enfants-Soldats* et sa traduction anglaise *Child Soldiers* ont été présentés lors de la conférence de la poétesse sur "Les Guerres Sans Fin au Soudan et Sud Soudan" - un événement organisé par le Rotary Club d'Alexandria au Belle Haven Country Club de Virginie (États-Unis), le 7 avril 2026.

Le 19 mai, **Daniel Charneux** était l'invité de Lilia Hassaine, dans les studios de France Inter, pour son roman *I'm not M.M.* (éditions Arléa). L'émission « Aux livres etc. » à laquelle il participait fut diffusée le week-end suivant, sur les quatre chaînes partenaires : France Inter, la RTSuisse, Radio Canada, et le dimanche 24 à 12 heures sur la Première RTBF.

Le 20 mai, pour le même livre, il était l'invité, à 12 heures 30, du centre Wallonie-Bruxelles à Paris, et à 19 heures, de la bibliothèque « Le Gazomètre » à La Louvière, dans le cadre du « printemps des bibliothèques ».

Le 23 mai, enfin, il était invité à Bernissart, toujours pour *I'm not M.M.* La présentation du livre était suivie par la projection du dernier film achevé de Marilyn Monroe, *The Misfits* (Les Désaxés).

Dans le cadre des Rencontres Littéraires de Bruxelles de l'Espace Art Gallery, **Thierry-Marie Delaunois**, organisateur et administrateur des Rencontres, a accueilli le samedi 9 mai les auteures Christine Utri et Caroline Masse qui ont évoqué respectivement leurs ouvrages *Ajna* et *Quelqu'un d'autre que moi*, avec la complicité active de Laurence Legrand. Les thèmes de ces Rencontres étaient la résilience et la renaissance. Le 4 mai 2026, la Commission des distinctions de la Société des Auteurs & Artistes francophones SAAF lui a décerné une médaille d'or en tant qu'auteur, chroniqueur et collaborateur culturel pour les efforts de promotion des Lettres qu'il a fournis.

Le dimanche 7 juin à l'Hôtel communal de Frameries, **Jean Jauniaux** a prononcé une conférence dans le cadre de la double célébration du 140e anniversaire de la naissance et du 75e anniversaire du décès de Louis Piérard. La conférence était accompagnée de lecture d'extraits par Marianne Basler, arrière-petite-fille de Louis Piérard.

Alain Magerotte a participé au Festival du Livre de Saint-Gilles le dimanche 12 avril 2026.

Alexandre Millon a participé à une rencontre avec Simon Gronowski le vendredi 15 mai 2026 à Peissant.

Luc Templier a prononcé une conférence sur le thème de « La créativité et la beauté dans l'art » à l'abbaye de Maredret le samedi 9 mai 2026.

Thierry Werts était l'invité des Rendez-vous de la Luzerne en compagnie de Violaine Lison le 18 avril 2026. Ils se sont entretenus avec Michel Claise.

Dernières parutions

Béatrice Libert, *Une quinte de toux*. Textes courts. Esneux : éd. Murmure des Soirs, 2025. ISBN 978-2-9312-3532-4 * 92 p * 16 €.

Collectif, *Écrivains de Wallonie*. Essais. Bruxelles : éd. de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises, 2025. ISBN 978-2-8032-0094-8 * 204 p * 19 €.

Thierry Werts, *Là où trébuche la lumière*. Texte. Toulon : éd. La Trace, 2025. ISBN 9782-4872-6145-7 * 167 p * 16 €.

Christian Janssen-Déderix, *La métamorphose intérieure*. Roman. Verviers : éd. Santana, 2026. ISBN 978-2-9603-7415-5 * 173 p * 20 €

Jean-François Morteihan, *Terreur sur Liège*. Roman. Bruxelles : éd. Weyrich, coll. Plumes du Coq, 2025. ISBN 978-2-8748-9968-3 * 306 p * 20 €

Jean-François Morteihan, *Il faut tuer Christophe Morloch*. Roman. Paris : éd. Les Trois colonnes, 2025. ISBN 979-1-0406-1707-5 * 205 p * 19 €

Laurent Robert, *Rien ébranlé*. Poésies. Illustration de couverture par Alexandra Dillies. Barry : éd. Chloé des Lys, 2026. ISBN 978-2-3901-8405-8 * 90 p * 21,40 €

Collectif, *Littérature et érotisme*. Essais. Bruxelles : éd. de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises, 2026.

LECTURES

ISBN 978-2-8032-0096-2 * 172 p * 18 €.

Nathanaëlle Pirard, *Loin d'Éden*. Roman. Esneux : éd. Murmure des Soirs, 2025. ISBN 978-2-9312-3534-8 * 273 p * 22 €.

Collectif, *L'Académie sur le bout de la langue*. Essais. Bruxelles : éd. de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises, 2026. ISBN 978-2-8032-0097-9 * 124 p * 17 €.

Francis Valère-Gille, *Les larmes du silence*. Poésies. Barry : éd. Chloé des Lys, 2026. ISBN 978-2-3901-8414-0 * 109 p * 22,90 €

Dominique Aguessy, *Passerelles de mémoire en oubli*. Poésies. Paris : éd. du Cygne, coll. Poésie francophone, 2026. ISBN 978-2-8492-4862-1 * 60 p * 12,00 €.

Bertrand Misonne, *Mona l'IA*. Essai. Gerpinnes : éd. Kennes Les 3 as, 2026. ISBN 978-2-9313-0045-9 * 252 p * 19,90 €.

Françoise Duesberg, *Liaison transatlantique*. Roman. Bruxelles : éd. Asmodée/Edern, coll. Les Contemporains, 2025. ISBN 978-2-3907-5260-8 * 139 p * 20 €.

Christophe Lombardi, *Par monts et par vaux*. Poésies. La Louvière : éd. Le Livre en papier, 2026. ISBN 978-2-8083-4118-9 * 101 p * 10 €.

Béatrice Libert, *Poèmes à la coque*. Fables pour notre temps. Poésies. Châtelaineau : éd. Le Taillis Pré, 2026. ISBN 978-2-8745-0258-3 * 93 p * 16 €.

LECTURES

Michel Stavaux, *Rites 1965-2025*. Poésies. Paris : éd. de la Société des Auteurs et Poètes de la Francophonie, coll. Poésie, 2026. ISBN 978-2-4881-2010-4 * 111p * 18 €.

Pierre-Jean Foulon, *En danger d'écriture*. Poésies. Thuin : éd. du Spantole, 2026. DL2026-067-1 * 16 p.

Soirées des Lettres du premier semestre 2026

Samedi 17 janvier 2026 – Rencontre poétique # 1 : « Collision de trois poètes ». Jean-Jacques Bailly, Carino Bucciarelli et Alain Dantinne sont entrés en collision (verbale) après la projection d'une vidéo ayant fait découvrir des extraits de leurs derniers recueils poétiques, respectivement *L'Annonce faite à la femme*, *Une poignée de secondes*, et *Amour quelque part le nom d'un fleuve*.

Mercredi 21 janvier 2026 : Philippe Remy-Wilkin, *Belgiques. Être ou ne pas être*. Nouvelles présentées par Martine Rouhart – Nathalie Stalmans, *Belgiques. Terre d'asile*. Nouvelles présentées par Joske Maelbeek – Pierre Schroven, *La merveille d'être là*. Poésies présentées par Ludivine Joinnot.

Mercredi 18 février 2026 : Colette Frère, *Une vie particulière*. Roman présenté par Jean-Pol Masson – Luc Delisse, *Contre-plongée & Le Temps de l'écrivain*. Nouvelles et essai présentés par J.-P. Legrand – Philippe Leuckx, *Par les escaliers anciens & Petites notes*. Poésies présentées par Éric Brogniet.

Mercredi 18 mars 2026 : Myriam Watthee-Delmotte, *Indemne. Où va Moby Dick ?* Roman présenté par Marie-Clothilde Roose – Thierry Werts, *Là où trébuche la lumière*. Texte présenté par Nausicaa Dewez – Caroline Boulord, *Les nuits filantes*. Poésies présentées par Olivier Terwagne.

Samedi 28 mars 2026 – Rencontre poétique # 2 : « Sous le signe de l'intimisme et de l'incandescence ». Philippe Leuckx, Marie-Clotilde Roose et Tatiana Gerkens ont échangé à propos de leurs derniers ouvrages : *Lumière des murs*, *Incandescence* et *En minuscules*.

Mercredi 15 avril 2026 : Isabelle Bielecki, *De cendre et de songe*. Poésies présentées par Colette Frère – Tuyêt-Nga Nguyễn, 927. Roman présenté par Frédéric Vinclair – Ariane Van Compennolle, *Contre-Marées*. Roman présenté par Véronique Biefnot.

Mercredi 20 mai 2026 : Carino Bucciarelli, *La lapidation et autres récits créationnistes*. Nouvelles présentées par Ludivinne Joinnot – Rémi Bertrand, *Poil de cul roux*. Roman présenté par Alexandre Millon – Alexandre Millon, *Belgiques. Tragi-comédies & Bérose et moi*. Nouvelles et textes brefs présentés par Laura Schlichter.

Samedi 23 mai 2026 – Rencontre poétique # 3 : « L'aphorisme en pleine forme ». Éric Allard et Martine Rouhart ont invité Michel Delhalle, Gaëtan Faucher, Patrick Henin-Miris et Michel Van Den Bogaerde autour de leur pratique de l'aphorisme.

Mercredi 17 juin 2026 : Françoise Lison-Leroy & Francesca Scarito, *Haute transhumance*. Poésies présentées par Arnaud Delcorte – Jeannine Abrassart, *Lettres lumeçonnaises (tome 1) : La vie littéraire à Mons : auteurs du Moyen-Âge et du 16^e siècle*. Essai présenté par Maryline Frelon – Benoît Coppée, *Il nous faut des poètes*. Essai présenté par Éric Brucher.

**Retrouvez ces interventions sur
notre chaîne Youtube
"Association des Écrivains belges"**

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et de
Littérature françaises
de Belgique:
www.arllf.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 58 | 3^{ème} TRIMESTRE 2026



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS DES LETTRES ET DE LA SABAM**

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.